

Choix de langue et alternance codique chez le bilingue en situations de communication diverses : étude expérimentale

Sonia Weil

Résumé

Le but de cette expérience est de mieux comprendre la perception et la production d'énoncés bilingues. Des bilingues suisse-allemand/français ont été confrontés à trois interlocuteurs fictifs : un monolingue français comprenant un peu le suisse-allemand, un bilingue dominant en français et un bilingue équilibré. Les sujets ont écouté et retransmis deux histoires en suisse-allemand à chacun des auditeurs, l'une ayant un contenu uniquement suisse-allemand et l'autre comprenant des code-switchs en français. L'expérience a montré que les sujets ont adapté leur langue de base aux auditeurs et qu'ils n'hésitaient pas à traduire les histoires en français s'ils en ressentaient la nécessité. Par ce processus, leurs énoncés ont subi des influences plus ou moins importantes de la deuxième langue, attribuables à certains facteurs qui déterminent la situation de communication dans laquelle se trouve le bilingue.

1. Introduction

Les objectifs de cette expérience sont d'obtenir des preuves expérimentales en faveur du continuum de situations de communication chez les bilingues, d'étudier les facteurs qui déterminent ces situations, d'analyser les stratégies de production dans les différentes situations et d'obtenir des énoncés bilingues.

La question de Fishman (1965), "WHO speaks WHAT language to WHOM and WHEN?", qui caractérise la situation de communication chez le bilingue, servira de fil conducteur dans ce qui suit.

i) WHO? Les principes ci-dessous gouvernent notre définition de l'individu bilingue :

- "L'unilinguisme et le bilinguisme ne sont pas des catégories discrètes ; il n'y a pas de césure entre eux ; il s'agit plutôt de configurations différentes et variables de facteurs constitutifs de la langue

à l'intérieur d'un seul et même continuum. [...] le bilinguisme [...] est une manifestation originale de compétence et de comportement communicatifs." (Lüdi & Py, 1986 : 169)

- La compétence bilingue est le résultat de certains besoins socioculturels. Le bilinguisme d'une personne "reflète ce besoin : il sera équilibré si le besoin des deux langues est équivalent (phénomène assez rare, d'ailleurs) ; il sera 'dominant' si une langue est utilisée plus qu'une autre" (Grosjean, 1984 : 5). Est donc bilingue une personne qui utilise régulièrement deux langues.

ii) WHOM? Notre situation expérimentale confronte la personne bilingue à trois interlocuteurs dont les compétences linguistiques diffèrent, allant du monolingue à compétence passive dans la seconde langue au bilingue parfait.

iii) WHAT language? Les compétences linguistiques des interlocuteurs ainsi que la situation déterminent l'emplacement sur le "continuum de communication" (Grosjean, 1987 : 117), dont les deux extrêmes sont :

- La situation de communication monolingue idéale, qui ne connaît l'utilisation que d'une seule langue.

- La situation de communication bilingue idéale, qui connaît, à un degré d'utilisation équivalent, l'utilisation de deux langues distinctes (voir Grosjean, 1982 : 320s).

Les situations intermédiaires sont déterminées par la participation de mécanismes des deux extrêmes. Elles se caractérisent par l'utilisation de deux langues, dont l'une, dominante, constitue *la langue de base*. Le choix de la langue de base dépend de facteurs socioculturels, situationnels, fonctionnels et personnels (voir Grosjean, 1982 : 136). Nous partons de l'hypothèse qu'il dépend également du *contenu du message*, ce que Fishman aurait pu désigner par "about what". En effet, la compétence des bilingues est souvent spécialisée selon les contenus des différents contextes dans lesquels ils utilisent chaque langue.

Les marques transcodiques : Nous sélectionnerons trois types de marques transcodiques dans le corpus : le code-switch, l'emprunt et l'interférence (le calque, en particulier).

Le *code-switch* sera défini comme le "passage dynamique d'une langue à l'autre" (Lüdi & Py, 1986 : 146), soumis à certaines contraintes linguistiques (cf. Poplack, 1980). Il se délimite par rapport à l'*emprunt*, "élément du système A [...] inséré dans le système B" (Lüdi & Py, 1986 : 146). Les deux sont des manifestations de la communication bilingue.

Nous définissons l'*interférence* comme la marque d'une interaction involontaire entre deux langues, due à la "superposition inconsciente des systèmes" (Lüdi & Py, 1986 : 146), qui apparaît surtout en situation monolingue. Forme d'interférence, le *calque* est une expression ou une construction en langue de base influencée par les principes de syntaxe, de morphologie ou de formation lexicale de la deuxième langue.

Les stratégies exolingues : Il s'agit de stratégies de 'dépannage' employées lorsque les personnes bilingues sont obligées de n'utiliser qu'une seule langue.

iv) WHEN? L'étude expérimentale qui suit, appelée *Speech Modes Study*, est l'adaptation en 1990 d'une étude effectuée à Boston par F. Grosjean quelques années auparavant.

2. Méthode

Sujets : Les 24 sujets (16 femmes et 8 hommes) avaient entre 20 et 28 ans. La moitié d'entre eux (nous les désignerons par Bi+) se sont estimés "bilingues" dans le sens qu'ils ont acquis le français pendant leur enfance, dans le cadre familial. Les 12 autres (les Bi-) ont prétendu ne pas être bilingues, partant apparemment de la définition traditionnelle du bilinguisme selon laquelle il faut acquérir la seconde langue durant l'enfance et en famille. Or, ils n'ont appris le français qu'à partir de l'âge de 11 ou 12 ans, à l'école. En fait, les sujets étaient tous bilingues SA/F¹ : ils ont dit utiliser régulièrement les deux langues et se sentir relativement à l'aise en français. Aucun n'a déclaré être dominant en français.

Matériel : Les éléments de l'expérience ont été préenregistrés et combinés². (Durée totale : 1 1/4 heure. Appareils : Double cassette Deck RDW266, Sanyo / Walkman DC2,

¹ SA = suisse-allemand, F = français

² - Instructions générales // instr. pour la première partie / description du premier auditeur (2x) / histoire d'essai (3x) / brèves instr. / 1ère hist., bi (3x) / brèves instr. / 2ème hist., mono (3x) // instr. pour la seconde partie / descr. du deuxième auditeur (2x) / 3ème hist., bi (3x) / brèves instr. / 4ème hist., mono (3x) // instr. pour la troisième partie / descr. du

Sony). Comme documents écrits, nous avons les fiches signalétiques des auditeurs, 7 feuilles vierges numérotées pour la prise de notes, le texte final en français destiné à la lecture à haute voix et un questionnaire avec échelle de réponse de 1 à 7.

Procédure : Les sujets ont été confrontés à trois auditeurs fictifs (A1, A2 et A3)³. Ils ont écouté deux fois de suite la description détaillée de chacun de ces auditeurs, dont ils détenaient une fiche signalétique avec photographie. La tâche était ensuite de retransmettre deux histoires à chacun d'eux (tout en croyant que le but de l'expérience était de retransmettre un maximum d'informations). Ils ont écouté chaque histoire 3 fois, prenant des notes dès la seconde écoute. La première des histoires était en langue de base SA avec des code-switchs en F (HSA/F) et traitait d'un sujet français. La deuxième histoire était uniquement en SA (HSA) et concernait un sujet suisse alémanique (bâlois). (Racontées à la première personne par l'expérimentatrice, les histoires ont été reproduites à la troisième personne.) Une histoire monolingue supplémentaire servait d'essai au début de l'expérience. Après avoir raconté les 6 histoires, les sujets ont lu un texte français à haute voix. Finalement, ils ont rempli un questionnaire concernant leurs habitudes linguistiques et leurs impressions sur l'expérience.

Trois groupes de 8 sujets ont été établis, constitués chacun de 4 Bi+ et 4 Bi-. Les auditeurs et les histoires ont été attribués dans un ordre différent à chaque groupe⁴.

L'expérience a eu lieu au domicile de l'expérimentatrice, dans un cadre familial. Les sujets disposaient des documents écrits, d'un Walkman pour écouter les enregistrements et d'un appareil enregistreur. La durée totale de l'expérience par sujet était d'environ deux heures.

Analyse des données : Le corpus d'environ 8 heures d'enregistrement a été soumis aux analyses suivantes :

- décompte des histoires selon la langue de base,
- transcription partielle des marques transcodiques et des stratégies exolingues,

troisième auditeur (2x) / 5ème hist., bi (3x) / brèves instructions / 6ème hist., mono (3x) // brèves instr. pour lecture du texte final en F.

³ - Olivier R. (A1) : Parisien, spécialiste de grammaire française, responsable de l'enseignement du français à l'université de Zurich depuis une année, de langue maternelle française, connaissances rudimentaires du SA, utilise le F avec tout le monde, ne connaît Bâle que par les *Etudes Françaises*, épouse française.

- Jean-Claude M. (A2) : Lausannois, spécialiste en linguistique théorique, dirige des séminaires de linguistique à l'université de Zurich, de langue maternelle française, parle le suisse allemand dans la vie de tous les jours, collègues francophones, ses amis parlent le français ou le SA, amis bâlois, épouse lausannoise, parle essentiellement le F à la maison mais parfois aussi le SA.

- Bruno S. (A3) : Biennois, sociolinguiste (spécialiste du français en contact avec d'autres langues), dirige une étude pour l'université de Zurich, langue maternelle F, aussi habitué au SA qu'au F, utilise les deux langues dans la vie professionnelle et privée, épouse bâloise, famille et amis à Bâle (où il séjourne souvent).

⁴ groupe 1 : A1 : bi1/mono1 A3 : bi2/mono2 A2 : bi3/mono3

groupe 2 : A3 : bi3/mono3 A2 : bi1/mono1 A1 : bi2/mono2

groupe 3 : A2 : bi2/mono2 A1 : bi3/mono3 A3 : bi1/mono1

(Les bi1, bi2 et bi3 sont les 3 histoires bilingues, désignées par HSA/F; les mono1, mono2 et mono3 sont les trois histoires monolingues, c'est-à-dire les HSA.)

- calcul du débit d'information (unités d'information/temps) pour chacune des 144 histoires,
- relevé des marques transcodiques et des stratégies exolingues,
- évaluation des réponses au questionnaire.

3. Résultats et discussion

3.1. Choix de langue

Le Tableau 1 ci-dessous présente le pourcentage de sujets qui ont choisi le français comme langue de base en fonction de l'auditeur et de l'histoire. Comme nous pouvons le constater, il existe une relation directe entre le type de locuteur et le choix de la langue de base.

	Auditeur A1	Auditeur A2	Auditeur A3
Histoire avec code-switchs (HSA/F)	96%	75%	25%
Histoire sans code-switchs (HSA)	100%	71%	25%

Tableau 1 : Pourcentage de sujets qui choisissent le français comme langue de base en fonction de l'auditeur et de l'histoire

a) Le français comme langue de base

Auditeurs : Les réponses quantitatives et verbales aux questions posées aux sujets concernant le choix du français⁵ confirment l'hypothèse d'une

⁵ Si vous avez choisi le français, pour quelles raisons avez-vous agi ainsi?

- L'auditeur ne sait pas assez bien le suisse-allemand pour vous comprendre.
- L'auditeur n'aime pas qu'on lui parle en suisse-allemand.
- Vous avez assez d'aisance en français pour lui raconter cette histoire.
- Autres raisons.

Réponses : (sur l'échelle *Pas du tout* 1 2 3 4 5 6 7 *Tout à fait*) :

- A1 : 6 A2 : 3.1 A3 : 1.5
- A1 : 4 A2 : 2.4 A3 : 1.5
- A1 : 5.2 A2 : 5.1 A3 : 4.8

attitude 'altruiste' de leur part, tenant compte surtout de la compétence, mais aussi de la préférence de leur auditeur. Toutefois, quatre sujets sur onze ont avancé des arguments dénotant une ambition personnelle de prouver leur compétence en F (p. ex. "Je parle français avec un francophone", "Préfère français avec francophones même si parlent allemand"). Ce désir, d'une part, de 'bien faire' envers les auditeurs et, d'autre part (plus rarement), de réagir selon certains principes rigides, suggère que la situation expérimentale a été interprétée comme une situation de communication *formelle*, où, faute de possibilité d'intervention de l'auditeur, la langue de base n'a pu être négociée.

Les sujets qui prétendent toujours parler le français aux francophones (alors que dans la vie courante ils ne sont pas fidèles à ce principe) se trouvent parmi les six sujets qui ont maintenu le F avec A3. Ayant indiqué un taux d'aisance plus élevé que les autres durant l'expérience (5 par rapport à 4.3), ces 6 sujets prétendent avoir mieux gardé à l'esprit leurs auditeurs (4.5 par rapport à 3.9) et sont plus sûrs d'eux quant à l'adaptation de leur langue aux auditeurs (6.3 par rapport à 5.7).

Type d'histoire : Sur les 72 fois où un sujet s'est adressé à un auditeur, il n'y a que deux cas où l'histoire bilingue est racontée dans une autre langue que l'histoire monolingue. Les réponses des sujets sur ce point nous portent à croire que les deux sujets en question jugeaient adéquat de parler en SA ; s'ils ont tout de même traduit la HSA/f, c'est parce que les termes importants y figuraient déjà en français.

Nous concluons que le choix de langue de base dans cette situation expérimentale dépend moins du contenu de l'histoire que des compétences de l'auditeur ainsi que de ses préférences linguistiques.

b) Le suisse allemand comme langue de base

L'opinion des sSA⁶ de leurs auditeurs diffère légèrement de celle des sF⁶ dans le sens qu'ils ont estimé A2 et A3 plus capables de les comprendre correctement et plus ouverts au SA. Les réponses au questionnaire et le fait qu'il y ait eu peu de commentaires supplémentaires démontrent que les sujets n'ont parlé en SA que lorsqu'ils étaient

parfaitement certains d'être compris et qu'ils n'ont pas ressenti la nécessité de justifier leur choix. Cependant, trois des réponses verbales au questionnaire suggèrent que le choix du SA pouvait aussi, pour certains, résulter du souci d'éviter l'effort de traduire.

3.2. Transmission des informations

Chaque histoire entendue contenait un certain nombre d'unités d'information⁷ que les sujets cherchaient à reproduire dans leur totalité.

a) Histoires retransmises en français

Les pourcentages d'unités d'information transmises en fonction des auditeurs et des histoires sont les suivants :

A1 : HSA/f : 89.56 HSA : 84.87

A2 : HSA/f : 91.41 HSA : 86.94

A3 : HSA/f : 92.67 HSA : 89.67

Les différences entre les auditeurs ne sont pas significatives, ce qui signifie que la préférence linguistique de ceux-ci n'a pas d'incidence sur la quantité d'informations transmises. Quant à la différence entre les deux types d'histoires, elle est significative chez A1 ($p < 0.05$). En supposant qu'un plus grand nombre de sujets aurait donné des résultats significatifs également pour A2 et A3, nous postulons que le type d'histoire pourrait avoir influencé la quantité d'informations transmises.

Il va de soi que le débit des retransmissions (nombre d'unités d'information/temps) est plus lent que celui des histoires entendues⁸. Trois observations s'imposent cependant. Premièrement, le débit augmente légèrement de A1 à A3, laissant supposer que le récit destiné à A1 demandait plus de commentaires. Deuxièmement, il n'y a pas de différence entre les deux types d'histoires, alors que l'on aurait pu s'attendre à un débit plus rapide dans les HSA/f qui sont plus simples à

⁶ sSA = les sujets qui ont parlé le SA ; sF = ceux qui ont parlé le F.

⁷ Le nombre d'unités d'information des histoires originales varie entre 25 et 28 (pour une durée de 1'43 à 1'53).

traduire. Troisièmement, le débit des six sujets qui ont parlé le français à A3 est plus rapide que celui des autres sF.

b) Histoires retransmises en suisse-allemand

Les pourcentages d'unités d'information transmises dans les histoires en SA (entre 89% et 91%) ne diffèrent pas en fonction des situations de communication ni en fonction des deux types d'histoires. De plus, ils ne sont pas plus élevés que pour les histoires retransmises en F. (Il semblerait que les code-switchs dans les HSA/f n'aient pas été mieux mémorisés que les informations données uniquement en SA.) Le débit d'information, qui se situe entre 5.2 et 6.4 sec. par unité d'information, est toutefois sensiblement plus rapide en SA.

3.3. Marques transcodiques

a) Influence du suisse-allemand en français

La Figure 1 ci-dessous présente le nombre des marques transcodiques produites dans les histoires retransmises en français.

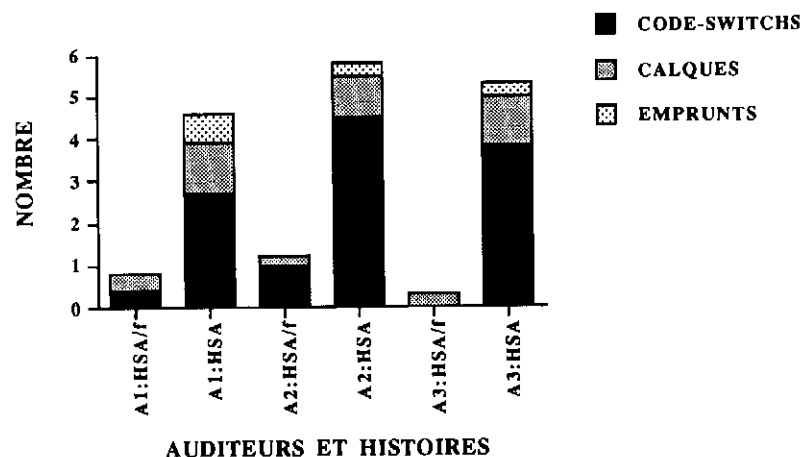


Figure 1. Nombre de marques transcodiques (code-switchs, calques et emprunts) en fonction de l'auditeur (A1, A2, A3) et de l'histoire (HSA/f et HSA).

⁸ Dans les histoires entendues, nous trouvons une unité d'information toutes les 4 à 4.5 secondes. Dans les histoires retransmises, elle apparaît toutes les 6.6 à 7.6 secondes.

Code-switchs : Les différences du nombre de code-switchs d'un auditeur à l'autre ne sont pas significatives, mais nous postulons qu'elles pourraient l'être avec plus de sujets. Si la progression de A1 à A2 ne continue pas chez A3, c'est qu'il s'agit chez ce dernier de la production des 6 "puristes". L'analyse détaillée montre qu'ils font généralement moins de code-switchs que les autres sF, mais que leur nombre de code-switchs s'accroît de A1 à A3.

Ce comportement est reflété dans les réponses données aux questions "L'auditeur se sert-il de code-switchs ou d'emprunts?" (A1:2.4 / A2:3.4 / A3:4.8) et "L'auditeur a-t-il une attitude positive envers le code-switching?" (A1:2.5 / A2:3.9 / A3:5.7). Notons que les sujets se basent sur la définition des code-switchs et des emprunts comme des "changements de langue".

Le questionnaire offrait une série de questions concernant les habitudes des sujets en matière de code-switching ainsi que sur les raisons du nombre de code-switchs émis dans l'expérience. Quelques données ressortent des réponses :

- Bien que les questions sur le code-switching aient été répétées pour chacune des 6 histoires, la plupart des sujets n'y ont répondu que trois fois, considérant apparemment leurs réponses valables pour les deux types d'histoires. Ainsi, ils semblent ne pas avoir attaché d'importance à la différence dans le nombre de code-switchs entre les deux types d'histoires. Certains d'entre eux ont d'ailleurs exprimé la préoccupation de rester fidèles au texte initial, c'est-à-dire de préserver les termes originaux.

- Les sujets ont été davantage concernés par le fait que l'auditeur pourrait ne pas comprendre leurs code-switchs, que par le fait qu'il pourrait ne pas les aimer - signe d'une attitude utilitaire.

- 32 sur 35 sujets ont estimé avoir fait peu de code-switchs.

- Les sujets ont soutenu que le code-switching n'était pas un phénomène courant pour eux (utilisation dans la vie de tous les jours : 3.3; dans le cadre de leurs études ou de leur vie professionnelle : 2.9; attitude générale envers le code-switching et l'emprunt en général : 4). Cependant, les taux relativement bas obtenus pour la question sur leur attitude

personnelle nous portent à croire à des réponses normatives. L'analyse selon les types de sujets (les 6 "puristes", les Bi- et les Bi+) démontre que plus les bilingues sont incertains de leurs compétences linguistiques, plus ils sont ouverts au code-switching. Leur jugement métalinguistique s'adapterait donc à leur propre compétence.

- Finalement, les rares réponses obtenues sur la situation expérimentale montrent que celle-ci n'a pas influencé la production de code-switchs.

Calques : Le corpus ne contient que des calques produits en français dus à l'interférence du suisse-allemand. Les HSA/f étant moins difficiles à traduire en français que les HSA, il va de soi qu'elles contiennent moins de calques, eux-mêmes produits par moins de sujets⁹. Nous laisserons de côté le détail de la nature de ces calques, répertoriés selon différents critères syntaxiques (articles, prépositions, concordance des temps, etc.) et phonétiques.

Emprunts : Les emprunts SA en F proviennent exclusivement de mots SA déjà présents dans les histoires entendues. Ce sont souvent des désignations officielles d'institutions ou de spécialités suisse-allemandes. Nous supposons que le fait d'emprunter certains mots, c'est-à-dire de les intégrer phonétiquement et morphologiquement, était pour les sujets une façon de camoufler un code-switch. Ceci expliquerait la raison pour laquelle le taux d'emprunts chez A1 est légèrement plus élevé que chez les autres auditeurs (la différence n'étant toutefois pas significative).

b) Influence du français en suisse-allemand

Dans les histoires retransmises en SA, le corpus ne comprend aucun calque français et un seul emprunt. Quant aux code-switchs, étant donné qu'ils sont tous repris des histoires HSA/f (à savoir 77% des code-switchs originaux chez A2 et 75% chez A3), il existe une forte différence entre les deux types d'histoires. D'après les rares réponses pertinentes données dans le questionnaire, les sujets auraient repris ces code-switchs pour maintenir

⁹ Part des sujets sur le total des sF dont les énoncés contiennent des calques :

A1 :	HSA/f :	22%	HSA :	67%
A2 :	HSA/f :	11%	HSA :	59%
A3 :	HSA/f :	33%	HSA :	50%

le plus d'informations possible et pour les transmettre le plus exactement possible ; ce souci d'authenticité résulte de la difficulté de rendre les HSA/f uniquement en SA.

3.4. Stratégies

Le corpus contient des exemples de stratégies telles que la répétition, l'explication, la paraphrase ou le commentaire. La plupart d'entre elles doivent être attribuées aux conditions expérimentales (mode oral, absence physique de l'auditeur, type d'histoire, etc.). Environ 50% des code-switchs SA du corpus français sont accompagnés de remarques ou d'explications supplémentaires en langue de base : code-switch suivi d'une explication sur son contenu ; traduction du code-switch avant sa production ; code-switch accompagné d'un commentaire métalinguistique ayant pour fonction de l'excuser, etc. Cela s'explique, entre autres, par le fait que le sujet ne connaît pas la traduction du code-switch ou que le terme est intraduisible (Alber & Oesch-Serra, 1987 : 39).

Environ la moitié des code-switchs destinés à A1 sont en allemand standard et non en SA ; chez A3, il n'y en a plus qu'un tiers. L'utilisation de l'allemand standard apparaît comme une stratégie destinée, d'une part, à faciliter la compréhension de l'auditeur et, d'autre part, à 'atténuer' un code-switch. En effet, ceux-ci concernent soit des termes typiquement SA, n'existant pas en allemand standard (leur traduction étant donc une tentative de simplifier la compréhension), soit des désignations officielles d'institutions et de notions universitaires. Le fait que les notes prises par les sujets et sur lesquelles ils se sont basés pour retransmettre les histoires aient été en grande partie rédigées en allemand standard joue certainement un rôle.

4. Discussion générale

Plusieurs facteurs expliquent le comportement linguistique des sujets dans cette étude :

a) La personnalité linguistique du locuteur : Nous avons pu regrouper les sujets sur la base de leur performance et de leur personnalité. Bien qu'il soit difficile de différencier les sujets Bi+ et Bi- sur la base de leur production linguistique, il est évident que leur discours métalinguistique

les sépare : les Bi- ont moins confiance en leur compétence et leur performance linguistiques, ce qui se manifeste dans un degré de purisme moins élevé que chez les Bi+. En outre, le choix de 6 sujets de maintenir le français avec A3 est, en quelque sorte, inapproprié (A3 préférerait probablement entendre une histoire bien retransmise en SA que traduite en F). Il n'est cependant pas clair si ce fait doit être attribué à une certaine 'arrogance francophile' ou à l'interprétation inadéquate de la tâche expérimentale. De toute évidence, le purisme plus élevé de ces 6 sujets est une conséquence de leur aisance particulière en français.

b) La personnalité de l'auditeur : La plupart des sujets ont manifesté une attitude 'altruiste' dans le sens qu'ils se sont adaptés à la personnalité linguistique des auditeurs (leur compétence mais aussi leur attitude), ou du moins à la représentation qu'ils s'en sont faite. Les trois profils d'auditeurs ont en tout cas produit des comportements souvent très différents.

c) Le contenu du message : Si les particularités linguistiques et culturelles des histoires n'ont pas eu l'effet attendu, cela s'explique en partie par le fait que la situation expérimentale mettait l'accent sur l'auditeur, et ainsi ne laissait pas aux sujets la liberté de se concentrer sur le contenu. Par contre, celui-ci a eu des répercussions sur le nombre d'informations transmises ainsi que sur la nature et le nombre de marques transcodiques.

d) La situation expérimentale : Certains résultats montrent que les réactions des sujets résultaient parfois d'attitudes figées, ce qui porte à croire que la situation expérimentale a généralement été interprétée comme une situation de communication formelle. Les raisons probables sont l'impossibilité d'une communication directe entre les sujets et les auditeurs ainsi que la présence constante de l'expérimentatrice. Une nouvelle expérience devrait envisager un moyen permettant aux sujets de prendre contact directement avec les auditeurs, sans que ceux-ci puissent toutefois influencer les locuteurs.

La présente étude fait figure d'expérience pilote. Une nouvelle recherche de plus grande envergure (avec un nombre plus important de sujets) permettrait de confirmer les tendances que nous avons dégagées ici.

5. Bibliographie

- ALBER, J.L. & C. OESCH-SERRA (1987): "Aspects fonctionnels des marques transcodiques et dynamiques d'interaction en situation d'enquête", in: LÜDI, G. (Ed.), *Devenir bilingue - parler bilingue*, Tübingen, Niemeyer.
- FISHMAN, J.A. (1965): "Who speaks What language to Whom and When?", *Linguistique*, 2, 67-88.
- GROSJEAN, F. (1982): *Life With Two Languages*, Cambridge, Mass/London, Harvard UP.
- GROSJEAN, F. (1984): "Le bilinguisme : vivre avec deux langues", *BULAG*, 11, 4-25.
- GROSJEAN, F. (1987): "Vers une psycholinguistique expérimentale du parler bilingue", in: LÜDI, G. (Ed.), *Devenir bilingue - parler bilingue*, Tübingen, Niemeyer.
- LÜDI, G. (1987): *Devenir bilingue - parler bilingue*, Tübingen, Niemeyer.
- LÜDI, G. & B. PY (1986): *Etre bilingue*, Berne/Francfort a. M./New York, Lang.
- POPLACK, S. (1980): "'Sometimes I'll start a sentence in English Y TERMINO EN ESPANOL': toward a typology of code-switching", *Linguistics*, 18, 581-618.